

Imaginez une maison entourée d'un jardin.

La peinture s'écaille, la cheminée est fissurée et, aux herbes folles, on voit que le jardin n'a pas été tondu depuis longtemps. Mais ne vous arrêtez pas à ça. Regardez plutôt l'immense glycine au tronc aussi épais qu'un bras, dont les grappes de fleurs mauves dégringolent sur le vieux mur de pierre. Regardez la balançoire suspendue au vieux chêne, les cerisiers plantés tout autour de la maison. L'un d'eux est si près d'une fenêtre que, l'été venu, la petite fille qui habite ici peut cueillir des cerises rien qu'en tendant la main.

Vous vous rendez compte, pouvoir cueillir des cerises par la fenêtre de votre chambre ?

La Cerisaie – c'est le nom de la maison – a été construite il y a cent ans par un homme qui s'appelait Albert Mistlethwaite et qui s'en revenait de guerre. Sa famille y habite jusqu'à ce jour.

Vous imaginez, en cent ans, le nombre de kilos de cerises, de tartes, de clafoutis et de pots de confiture ?

Rentrons à l'intérieur. Vous voyez ces rectangles pâles sur le sol de l'entrée et sur les murs ? Ce sont les traces laissées par les tapis et les tableaux, mais cela fait longtemps qu'ils ont été enlevés, comme tous les meubles. Il ne reste que la poussière et la lumière du soleil.

Continuons la visite ! Voici la cuisine, où la famille achève son petit déjeuner. Alice, onze ans, petite et pâle, est assise en tailleur sur le bar. Le nez plongé dans un livre, elle mâchouille machinalement le bout d'une de ses nattes brunes et raides. Son père, Barney (que vous avez peut-être déjà vu à la télévision), boit son café debout devant la fenêtre, leur tournant le dos, tandis que sa tante aînée, Patience, vêtue d'une combinaison maculée de peinture, essuie la vaisselle devant l'évier.

Vous avez sous les yeux les derniers Mistlethwaite dans leur habitat naturel. Regardez-les avec attention – cette scène ne se reproduira plus. Car la maison a été vendue et ils sont sur le point de quitter les lieux.

Chut ! Vous entendez ?

Brisant le silence de la cuisine, bientôt, un bruit strident leur écorcha les oreilles, suivi d'un martèlement sourd. Barney se tourna vers eux.

– La maison pleure, dit-il.

– Ce n'est que le vent dans la cheminée, rétorqua Patience, qui avait fini d'essuyer la vaisselle et la rangeait dans une caisse en plastique. Tu ne facilites pas les choses en faisant tout ce drame. Dépêche-toi de me donner ta tasse !

Un gémissement saccadé – les tuyaux d'arrivée d'eau – succéda au martèlement.

– *La Vengeance de la Cerisaie*, reprit Barney en chuchotant fort, comme sur une scène de théâtre. Voilà comment ça s'appellerait si c'était un film. Ou *La Malédiction des Mistlethwaite*, ou encore *La Persécution des Brown-Watson*.

Les Brown-Watson était cette famille, joyeuse et turbulente, de quatre enfants et deux labradors, qui avait acheté la Cerisaie. Les Mistlethwaite les détestaient cordialement – même Patience, qui était pourtant à l'origine de la décision de vendre.

– Barney, ta tasse ! insista-t-elle sèchement.

– C'est bon, c'est bon !

Barney termina son café et lui tendit sa tasse.

– Mais je peux te dire qu'Alice a déjà écrit une histoire sur les Brown-Watson. Ils meurent tous à part les chiens. De quoi faire un film génial, pas vrai, Alichat ?

Alice releva la tête de son livre en clignant des yeux.

– Hein ?

– On parle de ton histoire, expliqua Barney. Et des fantômes qui vont hanter la maison.

Patience lui fourra la caisse dans les bras.

– Va la charger dans la voiture, dit-elle, puis : Alice, où tu vas ?

À l'évocation des fantômes, Alice était devenue plus pâle encore et avait glissé à bas de son perchoir. Comme des dizaines de Mistlethwaite avant elle, elle ouvrit la porte du jardin d'un coup de pied.

– Maman, dit-elle.

– Quoi ? Alice ! Ton petit déjeuner !

Mais Alice était déjà partie.